

◦ ELECTRO & ART CONTEMPORAIN

EXPOSITION/DISPARITION

A travers la performance et la chorégraphie, les jeunes artistes contemporains interrogent le club dans sa capacité d'épuisement des corps et des apparences, rendant possible l'avènement d'une communauté éphémère. Une dimension cathartique spectaculairement mise au jour dans les marathons de danse. *Par Ingrid Luquet-Gad*

De quoi parle-t-on vraiment lorsqu'on parle de musique électronique ? Si l'on pose la question à un artiste, la réponse vient plus facilement que ne le laisserait présager la généralité de l'énoncé. La musique électronique, pour toute créature visuelle, serait précisément cela: la privation même du visible. Quel que soit le bout par lequel on prenne l'affaire, du Detroit des origines au Berlin de l'ère post-chute du Mur, le constat tient. Il s'agit de se faire un corps-machine, masqué, anonyme et collectif; ou bien augmenté, cyborg, transgenre. La chaîne de montage fordiste se perpétue dans une transe répétitive qui reconfigure les sens. Aujourd'hui, l'interdiction de photographier des clubs berlinois rejoue les récits des toutes premières raves de la ville, où le DJ se retrouve au même niveau que les danseurs qui l'entourent, dissous par le corps collectif mouvant et dansant qui se génère à mesure. A ce titre, les imbrications entre musique électronique et art contemporain s'avèrent particulièrement riches. Le plus souvent, elles échappent à la simple collaboration. Les supports classiques d'illustration de la musique font en grande partie défaut. Certes, il y a les pochettes de disques, mais celles-ci cultivent le plus souvent également le secret: aujourd'hui, l'héritage du *white label*, de la pochette à peine griffonnée au marqueur, se retrouve chez de nombreux jeunes labels de techno underground. Les visuels sur scène, eux non plus, n'ont le plus souvent pas lieu d'être dans un contexte où le club vise précisément à briser la frontalité du dispositif scénique. Plutôt que l'illustration, l'art doit réinventer son mode opératoire.

Plutôt que de se placer en surplomb, les artistes sont tenus de s'immerger dans ce trou noir stellaire qui palpète et pulse de toutes parts.

Le corps en boucle

Alors que la performance s'ancre progressivement comme le médium le plus en vogue chez les jeunes artistes contemporains, c'est également par les pièces performatives que se nouent les liens les plus intimes avec la musique électronique. Lors de la 57^e Biennale d'art de Venise en 2017, Anne Imhof remportait le Lion d'or. Formée à la prestigieuse Städelschule de Francfort, l'Allemande officie pendant ses études en tant que physio à la porte du club Robert Johnson à Offenbach. Avec son fameux dancefloor en bois, le club créé en 1999 par DJ Ata et Sebastian Kahrs s'impose comme l'un des piliers de l'émergence de la deep house au mitan des années 2000: Oliver Hafenbauer, aujourd'hui DJ résident et programmateur du club, Âme, Roman Flügel, Massimiliano Pagliara font partie du noyau dur de ce club qui reste à ce jour l'un des plus pointus. *Faust*, la pièce que présentait Anne Imhof à Venise, témoigne ainsi d'une fréquentation intime des lieux. Les codes visuels, tout d'abord: hoodie XXL, short Adidas, sneakers qui en ont vu d'autres, le noir porté en uniforme mi-SM, mi-sportswear et une certaine maigreur qui évoque les marathons de danse du dimanche. L'esprit, ensuite, qui pousse à bout les danseurs, castés dans les clubs plutôt que les cours de danse. Téléguidés

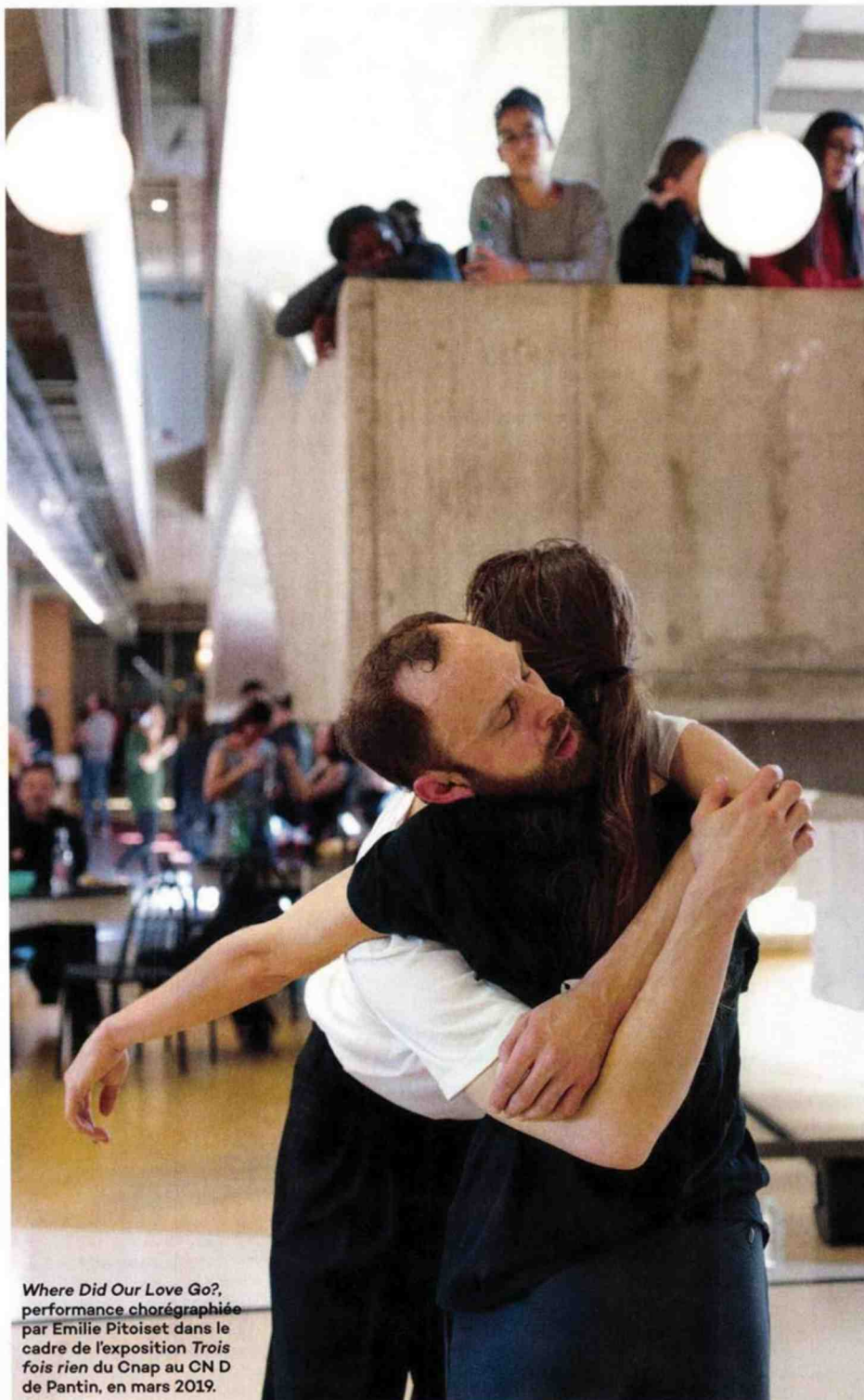
par les SMS que leur envoie l'artiste, ceux-ci répètent encore et encore les mêmes mouvements absurdemment répétitifs. Poussés à bout, ils exhibent leur épuisement qui connote à la fois la dépense jouissive et la servitude volontaire à une boucle qui semble ne jamais vouloir prendre fin. Au Stedelijk Museum à Amsterdam, en janvier et février derniers, Michele Rizzo présentait sa performance *HIGHER xtn.* (2015). Sur la musique néo-gabber de Lorenzo Senni, au son de beats synthétiques sous Valium, ses danseurs explorent la culture techno contemporaine sous un aspect moins dystopique qu'Anne Imhof. Leurs tenues sont peu ou prou identiques, mais, chez lui, elles incarnent, au fil d'une pièce davantage chorégraphiée, le pouvoir cathartique de la musique répétitive. Emerge par les mouvements coordonnés une forme paradoxale d'une intimité à plusieurs. Scellée par l'alliance totale mais éphémère des corps dansants et suants, exténués et extasiés, une communauté temporaire se dessine à travers l'adoption de rituels tacites. En mars dernier au CN D à Pantin, la pièce *Where Did Our Love Go?* d'Emilie Pitoiset s'en fait également l'écho. L'artiste remonte cette fois jusqu'à la Grande Dépression aux Etats-Unis, où des marathons de danse proposent de l'argent à des couples engagés dans un affrontement dansé devant un public exhorté à parier sur les gagnants, qui exhibent alors sous la forme cathartique du spectacle les engrenages du capitalisme dont les prémices détruisent déjà le biorythme des travailleurs.

Scellée par l'alliance totale mais éphémère des corps dansants et suants, exténués et extasiés, une communauté temporaire se dessine à travers l'adoption de rituels tacites.

Une expérience polysensorielle

A Berlin, l'ancienne danseuse et performeuse Isabel Lewis propose une approche de la soirée comme médium artistique. Transposant dans le cadre des institutions artistiques son expérience d'organisatrice de soirées, les *Bodysnatch*, elle élargit l'expérience communautaire du club à sa composante polysensorielle. Le corps, l'ouïe, mais également l'odorat sont convoqués lors de ses *Occasions*, "un point de rencontre quelque part entre un bar, un espace de relaxation, une conférence et un club". Pour ces événements accueillis au Palais de Tokyo à Paris (2016), à la Dia Art Foundation à New York (2016) ou à la Tate Modern à Londres (2017), l'heure d'arrivée est fixe, le départ, lui, reste suspendu au cours des événements. Récemment, elle développait également un parfum inspiré d'une nuit au Berghain (lire p. 46), synthétisant une navigation semi-consciente entre alcool renversé, phéromones, tabac froid, sécrétions corporelles et eau de Cologne.

Pour la jeune génération d'artistes, travailler en proximité avec la musique électronique revient d'emblée à penser le club. Alors l'obligation d'apparaître, qui s'imisce dans tous les autres plis du quotidien, son opacité primordiale permet de disparaître du visible pour renaître aux autres sens, et surtout de disposer librement de son temps, improductif et non plus comptabilisé. Les marathons de danse, la dépense physique extrême dans le club apparaissent alors, par le biais de la performance, de la chorégraphie ou de l'événement, une manière de saborder la rentabilité des corps qu'exige de nous le capitalisme artiste, où chacun se doit d'être toujours plus performant, disponible, créatif.



Where Did Our Love Go?, performance chorégraphiée par Emilie Pitoiset dans le cadre de l'exposition *Trois fois rien* du Cnap au CN D de Pantin, en mars 2019.